

## Apportée par la brume (Excerpt in French)

Translated by: Florence Gacoin-Marks

Contact of the translator: [florence.gacoin-marks@guest.arnes.si](mailto:florence.gacoin-marks@guest.arnes.si)

3.

Quand il arriva en bas de la côte qui montait doucement jusqu'à la cour du domaine solitaire, la nuit était déjà complètement tombée. Il ne pouvait plus distinguer que la silhouette bossue du toit en chaume sur lequel s'appuyait les bâtiments agricoles. Et ce qui l'éclairait constamment était précisément l'intérieur de cette partie de la cour. En effet, il y avait une lampe à pétrole qui brûlait au plafond d'une sorte de grange ou d'atelier ouvert. Tout portait donc à croire que, en dépit de l'obscurité, les habitants n'avaient toujours pas cessé le travail. Rien ne lui permettait de deviner s'ils s'étaient attardés auprès des bêtes ou si quelque chose d'autre les retenait dehors. Car, bien qu'il se fût déjà avancé dans la lumière et que, un peu indécis, il se fût arrêté quelque temps sous la lanterne, il n'y avait toujours personne à l'horizon. Il parcourut donc le domaine du regard, écouta et attendit. Le lieu où la lampe brûlait était vraisemblablement une forge. Dans ses profondeurs, on pouvait en effet voir la gueule béante et noire de suie d'une cheminée, tandis que, sur les étagères près de l'enclume, différents outils noirs étaient posés en vrac. L'idée lui vint qu'il s'agissait peut-être de l'atelier dont on lui avait parlé, et c'est aussi pour cela qu'il souhaitait en avoir le cœur net le plus tôt possible. Mais, comme par malédiction, il n'y avait toujours personne dans la cour, et cela ne bougeait pas non plus derrière les murs. Il tapa des pieds sur le sol pour se débarrasser de la boue accrochée à ses chaussures trempées. Et comme cette dernière ne voulait pas se détacher, il essaya de s'en débarrasser en s'essuyant dans l'herbe. Il finit par se décourager et avança sous l'auvent tel qu'il était, les chaussures crottées et la tenue dépenaillée, jusqu'à l'unique entrée. Il frappa à la porte, puis recommença à plusieurs reprises plus fort que la première fois. Comme personne ne se manifestait, dans sa grande impatience, il posa la main sur la grande poignée. La porte était fermée à clé.

Il ferma les yeux et s'affaissa, le dos contre le mur.

Tout cela était vraiment trop fou, pour de bon ! – il ne voulait ni ne pouvait plus se poser de question. Sur une longue perche, sous la charpente située au-dessus de lui, étaient pendus les vieux fers qui avaient été remplacés par de nouveaux. Ils étaient de grandeurs très différentes, depuis ceux qui pouvait tenir dans la paume de main d'un homme aux gigantesques, et certains étaient vraiment très usés. Un râteau était appuyé contre le pilier, juste à côté de lui. Ses longues dents étaient émoussées et scintillaient comme des pointes de lances menaçantes. Depuis l'entrée jusqu'à la forge, un câble était tendu. Une lourde chaîne pour chien pendait de tout son poids. Heureusement, le chien qui l'avait très probablement arrachée, car il n'y avait plus ni anneau ni collier au bout, n'était pas là. Mais cela pouvait aussi signifier que le domaine était vraiment à l'abandon !? Malgré tout, il était condamné à attendre. En effet, il n'osait même pas envisager de foncer à nouveau dans la nuit et l'inconnu. Mais il ne pouvait pas non plus faire intrusion ainsi, sans savoir chez qui il s'était retrouvé. Par ailleurs : si, d'un côté, il était désireux de trouver un abri et un peu de chaleur, de l'autre, il avait également peur de cet intérieur muet et sourd. Et c'était à nouveau cette peur étrange, inconnue jusqu'alors, qu'il avait déjà éprouvée dans la plaine. Une peur provoquée par le sentiment d'être observé par quelqu'un qui se réjouirait de son embarras et l'attirerait plus loin encore dans l'occulte et le caduc. Et, en même temps, la crainte de ne plus pouvoir lui résister par moments, de voir la terreur l'enserrer

entièrement et le perdre tout à fait. Et dans ce cas, bien sûr : pourrait-il un jour faire marche arrière pour retrouver le buisson où il avait caché sa valise, pourrait-il un jour rejoindre Mokuš ? C'est justement cela qu'il voulait plus que tout au monde. Il le voulait aujourd'hui plus que jamais. Car, précisément dans ces moments d'angoisse, il comprenait petit à petit qu'il ne pouvait pas réussir seul, et surtout pas sans la miséricorde divine. Si, quelques jours plus tôt, il n'avait pas tout à fait cru le père Jonifacij quand il lui avait dit que sa pénitence ne se trouvait nulle part ailleurs qu'à Mokuš, il était maintenant de plus en plus convaincu que sa destinée était bien là. Il fallait au moins essayer. Aussi n'avait-il assurément d'autre choix que celui d'observer à nouveau toutes ces choses rebutantes et étrangères qui l'entouraient. Or, alors que, pris dans cette quête de nouvelles forces, il avait relevé la tête, il eut l'impression que quelque chose avait bougé, là-bas, dans le noir...

Oui !

Il se leva et écarquilla les yeux.

La chose était toujours là. Et elle traversait la cour dans sa direction.

*Mmmmeuhhh!* mugissait-elle.

*Ben voilà autre chose –* laissa échapper Jon Urski – *une vache !?*

C'était bien une vache. Et, à ses côtés, dans la lumière qui traversait la cour depuis l'atelier du forgeron, apparut aussi un vieillard tout maigre et courbé. Il avait enroulé le licou autour de sa main, de sorte qu'il lui restait un bon bout de grosse corde avec lequel il frôlait de temps à autre le cou de l'animal. De manière générale, il était tout hérissé de colère comme s'il venait de rouer de coups la vache quelque part dans l'ombre. Au contraire, la bête semblait parfaitement nonchalante et résignée. Elle ne bougeait même pas d'un poil sous les coups, difficile alors d'imaginer qu'elle marcherait plus vite. Elle tournait juste la tête de temps à autre, comme si elle mettait ses dernières forces à la porter. Et ses grands yeux paraissaient alors encore plus grands. Jon Urski pensa que c'étaient là les yeux les plus tristes qu'il avait jamais vus. Bien que la tristesse ne fût pas le seul sentiment susceptible de les décrire. Il avait vraiment l'impression que la vache allait se mettre à pleurer d'un instant à l'autre... Or, le vieil homme lui donnait encore plus de coups de poing, tant et si bien que l'animal se rapprocha du mur. Le vieil homme l'attacha court contre le pilier devant la forge.

Jon Urski toussa et avança sous l'auvent, dans sa direction. Le vieil homme, qui l'avait très certainement déjà remarqué depuis, ne tourna même pas la tête. *Je m'étonnais déjà de ne voir personne*, se mit à expliquer le prêtre d'une voix qui semblait aussi s'excuser, justifier l'embarras dans lequel ils se trouvaient tous deux.

L'homme persistait à ne même pas le regarder. Il frottait la paume de main dans laquelle il avait jusqu'alors tiré et fait tourner le licou. On entendait ses articulations claquées pendant ce temps. *Je vais te montrer !* lançait-il à la vache dans un sifflement. *Tu vas voir ce que tu vas voir !* Il s'en fallut de peu qu'il ne la frappât à nouveau. Ensuite, après avoir frotté les semelles de ses chaussures pour en faire tomber la boue, il entra dans l'atelier.

Jon Urski se tenait debout contre le mur sans savoir quoi faire. L'étranger éprouvait-il un tel plaisir à laisser aller sa fureur que rien d'autre n'importait pour lui ? Ou bien était-il à ce point plongé dans ses manigances qu'il était vraiment sourd et aveugle ? Quoi qu'il en soit, il n'avait d'autre choix que d'essayer à nouveau de s'approcher de lui. *J'ai juste suivi la lumière !* dit-il plus fort. *C'était le seul signe à la ronde !* poursuivit-il en haussant les épaules. Et il écarta les mains : *Sans cela, je me serais sûrement perdu.*

*Ce n'est donc pas votre vache ?* Le vieillard sursauta et le regarda enfin.

*La mienne ?* répondit Jon Urski stupéfait, le regard fixé sur les petits yeux étrangement gris de l'homme.

*C'est bien ce qui me semblait ! lâcha l'autre. C'est bien ce qui me semblait ! lâcha l'autre. Et d'ailleurs, pouvait-il en être autrement ?* L'homme se pencha et commença à mettre de l'ordre dans la cheminée. Il avait manifestement l'intention de faire du feu.

*Si vous pensiez que cet animal m'appartenait... , dit Jon Urski en pesant ses mots. Cela veut donc dire que ce n'est pas le vôtre non plus ?* ajouta-t-il saisi par la peur.

*Allons, allons !* lui dit l'autre en lui jetant un regard en coin. *Tôt ce matin, elle était déjà là à braire dans les parages !* lança-t-il avec colère en jetant une bûche. *Elle s'est glissée jusque sous l'auvent quand elle pensait que je ne la voyais pas ! Quand j'ai pris un fouet, elle s'est enfuie, la drôlesse ! Et puis elle s'est remise à braire et à semer le malheur en contrebas ! Alors, après tout ça, comment ne pas savoir tout de suite de quoi il en retourne ?*

Bien que n'ayant pas compris, Jon Urski confirmait ses dires par son silence, Le vieillard lui parlait manifestement de quelque chose qui lui paraissait aller de soi. Aussi ne comptait-il pas gaspiller plus de paroles. Il disposa toutes les grosses bûches dans la cheminée et se mit à couper du petit bois à l'aide d'une hache de bûcheron. Ce faisant, il ne cessait de marmonner dans sa barbe, laissant échapper çà et là quelque juron en levant l'index pour gronder la vache. Jon Urski, qui trottinait à côté de lui comme un petit chien, fut à nouveau envahi par le froid. Il n'attendait plus qu'une chose : que le bonhomme daignât enfin allumer le feu. Mais le méchant homme commençait maintenant à faire du rangement autour de l'enclume sans prêter attention à ses claquements de dents. Il semblait aussi ne plus être aussi pressé. Tout son comportement et ses actions sans nul doute coutumières se changeaient lentement en une sorte de cérémonie où il fallait tout penser et préparer jusque dans les moindres détails. Certes, cette minutie était ordinairement le fait de tous les bons maîtres, le nouveau venu ne le savait que trop bien, mais à présent il ne parvenait pas du tout à comprendre pourquoi l'homme faisait des manières. Il avait plutôt l'impression que le vieillard avait l'intention de tuer l'animal. Après une longue hésitation, il finit par lui poser la question.

Pour la première fois, l'homme redressa vraiment son dos courbé et lui fit un clin d'œil en le regardant bien en face. Sur son visage de vieillard, fané et façonné par les rides et ridules, on pouvait lire tout à la fois l'étonnement et une moquerie malveillante. *Vous, vous êtes vraiment né de la dernière couvée !* Et en disant cela, ses lèvres minces et tremblantes se tordirent en une grimace. *Et moi qui me demandais même déjà si vous n'étiez pas venu pour m'aider.*

*Puisque je vous dis que je me suis perdu,* dit-il à la hâte. *J'ai voulu demander mon chemin, mais la nuit m'a surpris...* Il essayait de se dégager du travail qui lui était proposé. *Maintenant encore, j'aimerais par-dessus tout reprendre ma route, si seulement je savais comment on fait pour rejoindre Mokuš en sortant d'ici !*

*À Mokuš ?* demanda l'autre en tendant l'oreille.

*Oui,* dit-il en hochant la tête

*Précisément à Mokuš ?* demanda-t-il encore, visiblement étonné.

*Oui,* acquiesça-t-il encore. *Cela fait une journée entière que je cherche comment m'y rendre.*

Alors, le vieillard détourna la tête et resta un long moment sans rien dire. Ensuite, il finit tout de même par revenir, le visage animé d'un large sourire. *Si vous tenez vraiment à vous rendre là-bas,* dit-il en faisant un vague geste en l'air de la main, *si tout cela est bien vrai,* dit-il d'une voix changée, *alors eh bien, attendez donc un peu que je la ferre comme il faut.* Il désignait la vache. *Après, vin dieu, si vous voulez, vous pouvez la monter ! De toute façon, elle aussi partira comme flèche pour y aller ! Où voulez-vous qu'elle aille, si ce n'est là-bas, la drôlesse ?*

[...]

7.

Le curé Jon Urski râcla avec la louche le fond de la soupière ; mais cette dernière était presque vide. Cela le fit sursauter au point qu'il lâcha d'un coup sa cuillère et repoussa son assiette. Le clerc Lanščak jeta un coup d'œil au tas d'os que le curé avait rongés et se contenta d'en sourire. Ils avaient autant mangé qu'ils avaient parlé. Et encore, cela paraissait ne pas leur

suffire. Mais, heureusement, la femme de l'hôte, de mauvaise humeur, n'avait aucune intention de leur en servir davantage.

*Et après... alors ?* soupira le curé.

*Après, oui !* reprit le clerc en sortant de sa somnolence *Après, une lettre est d'abord arrivée. Une lettre où Magda lui annonçait qu'elle attendait un enfant.*

*Hein !?* fit Jon Urski en laissant échapper un rot.

*Oui, oui !* répondit l'autre en hochant la tête à plusieurs reprises. *Marika Straj affirmait même qu'il y avait eu un nombre incalculable de ces lettres. Et qu'aucune – vraiment aucune – n'était ni jolie ni aimable.*

Le curé rota à nouveau et faillit ne pas réussir à ravalier à temps son vomi.

Était-il si troublé par le récit du bonhomme ou avait-il mangé trop de graisse d'oie ? Quoi qu'il en soit, il éprouvait une douleur tant dans son ventre que dans sa poitrine et sa gorge. Il avait l'impression d'être sur le point de se couper en deux. Aussi changea-t-il de place, râclant sa gorge et déglutissant dans le vide. Mais, après cela, c'était encore pire.

*Est-ce que vous vous sentez mal ?* demanda le clerc d'un ton inquiet.

*Non, non, nia-t-il. Je réfléchis –* ajouta-t-il en fronçant les sourcils *– mais quoi : elle était enceinte de lui ?*

*Que voulez-vous que je vous dise !* répondit Lanščak avec un geste de la main. *Je vous avais bien prévenu que nous n'aurions pas grand-chose à nous dire !* ajouta-t-il en haussant les épaules. *Qui peut être sûr !? Mais...* – il se mit ensuite à gratter sa calvitie – *là n'est même pas l'essentiel ! Mais ensuite, quand le temps fut venu, Marika Straj trouva une corbeille sur le pas de sa porte.*

Le curé Jon Urski se leva en se tenant le ventre. Il avait un mal abject et insupportable, mais il lui fallait entendre la suite. *Une corbeille ?* demanda-t-il prestement. *Comment ça, une corbeille ?* demanda-t-il tout en ayant déjà une vague idée.

*Il y avait un bébé à l'intérieur, pour sûr !* affirma le conteur en hochant la tête.

À présent, il ressentait une oppression telle qu'il se figea. La nausée, qui montait de son estomac, parcourait son corps entier et l'empêcha d'abord de faire le moindre mouvement. Quand il comprit ensuite qu'il allait vraiment vomir, il était déjà trop tard. Il prit à deux mains la soupière vide dont ils s'étaient servis pour manger et vomit dedans. Par la suite, il fut pris d'un nouveau haut-le-cœur, suivi d'autres, encore et encore. Ces spasmes insurmontables lui faisaient monter les larmes aux yeux et il manquait tant d'air qu'il ne voyait plus ce qui l'entourait que comme dans un rêve. Le clerc sautillait et agitait ses bras autour de lui, sa femme se tenait sur le seuil et criait tant qu'elle pouvait. À l'écoute, son épouvante ressemblait aux cris d'un grand oiseau irréel et inconnu. Et même autrement, elle était toute changée – ébouriffée et hérissée comme une furie...

*Je pensais bien que vous vous sentiriez mal,* dit le clerc à un moment. De son côté, il se sentait mieux maintenant.

Et, d'ailleurs, cela lui importait peu.

Il s'affaissa sur une chaise disposée sous la table et se cacha le visage de ses mains croisées. Il pensait à mille choses en même temps et voulait poser autant de questions. Mais il n'avait pas encore vraiment la force de réfléchir à tout cela. Cette histoire ancienne le troublait visiblement. Et elle ne le concernait pas moins que ce qui s'était passé autour de lui ces derniers jours. Car, en définitive, le clerc n'avait-il pas dit que tout avait commencé à cette époque ? Mais quoi : tout ? Était-ce un péché d'aimer ou de haïr ? La salvation était-elle venue de la mort ou de la vie ? Le destin avait-il été appelé par le Divin ou par le Diabolique ? S'était-il produit quelque chose de tout à fait autre, et encore peut-être par pur hasard ?

*Et vous, monsieur Lanščak, vous y croyez ?* demanda-t-il.

*À quoi ?* demanda le clerc qui fixait son interlocuteur depuis tout près.

*À tout cela,* poursuivit-il sans détourner le regard. *Que c'était vraiment... cela. Que c'était*

*vraiment un enfant. Et que c'était bien elle qui l'utilisait pour le faire chanter...*

*Vous savez... même sans le vouloir ... ! murmura le clerc. L'enfant a tout de même grandi et est, aujourd'hui encore, parmi nous. Maintenant... Est-ce que le défunt curé Janoš Talaber avait vraiment eu l'intention de le noyer ? Est-ce que l'enfant n'a dû son salut qu'au seul bon cœur de sa servante, Marika Straj, qui s'est occupé de lui comme si c'était son propre enfant ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Et c'est pour ça que nous pouvons continuer à penser ce que nous voulons chacun de notre côté.*

*Mais... Une idée venait de lui traverser l'esprit. Mais et Magda ? tenta-t-il tout de même de demander encore.*

*Comme je vous ai déjà dit ! dit l'autre en s'approchant encore. Il y a d'innombrables histoires, alors maintenant la question est juste de savoir laquelle vous voudrez croire. Ou bien elle est encore vivante quelque part de l'autre côté des montagnes et verse toujours des larmes inconsolables ? Oui bien, comme ses deux hommes, elle est depuis longtemps dans l'autre monde ? Ou bien elle est là, quelque part entre le ciel et la terre, errant toujours et exerçant sa colère sur nous ?*

*Maintenant, le curé Jon Urski détournait le regard et se frottait les yeux.*

*Et vous, à quelle histoire croyez-vous ? demanda encore le curé.*

*Moi !? soupira le clerc. Moi, évidemment je crois que c'est bien elle. Sinon, croyez-vous que je m'accrocherais autant à vous et me démènerais autant pour cette maudite église ?*

*Attendez !? dit-il en prenant sa main froide. Comment ça « elle » ? Elle, souffla le clerc, La femme apportée par la brume.*

